

proprement meublée et dont le jardin paraît grand, parce que la campagne le prolonge et que la grande forêt voisine y projette son ombre et sa fraîcheur.

Autant que Marcelle qui veut du mystère autour de son bonheur, Camille s'est réjouie de son isolement. Sa mélancolie se complait dans cet horizon de verdure profonde, dans ce silence, dans cette paix. Elle n'a compris combien elle aimait Jacques d'Altone que le jour où lui a été révélé l'amour de Jacques pour une autre. Elle ne s'est livré depuis lors à aucune scène de désespoir et, par dignité, s'est interdit les larmes ; mais le coup a été trop rude pour que s'en atténue encore la douleur.

Chaque matin, au réveil, Camille éprouve l'angoissante impression d'étouffement, de "froid au cœur" qui demeure tenace après les grandes peines. Elle ne se révolte pas et ne cherche point à guérir. Elle se dit que tous en ce monde ne peuvent avoir part au bonheur... Elle ne sera point parmi les heureuses et Jacques, autant qu'elle, plus qu'elle, doit souffrir.

Camille n'a pas de rancune contre celle qui a su se faire aimer : elle lui en voudrait plutôt d'avoir dédaigné un sentiment dont sa vie, à elle, eût été ensoleillée.

Le jour où s'est brisé son rêve, la jeune fille longuement s'est contemplée. Immobile devant un miroir, elle a détaillé sans pitié son visage.

Elle l'a vu trop pâle et sans éclat. Sa bouche, d'un joli dessin, lui paraît trop grande : ses cheveux châtains clair ont des reflets cuivrés, mais qu'ils semblent lourds et ternes auprès de ceux de Marcelle ! La seule beauté que s'accorde la jeune fille, ce sont ses yeux — les yeux bruns du portrait, le regard lumineux et doux de l'aïeule.

— Personne sans doute ne m'aimera jamais, se dit Camille. C'est mieux ainsi, puisque, moi, je n'aimerai jamais personne.

— Camille...

Mme de Givore a ramené ses yeux sur sa nièce.

— Camille, à quoi penses-tu ?

— Mais... à ce que vous venez de dire, ma tante.

— Ma chère petite, si préoccupée que je sois, j'ai remarqué que depuis quelque temps tu es triste.

— Je vous assure...

— Tu as tort de manquer de confiance en moi, ma pauvre enfant ! Je ne me suis peut-être pas toujours montrée assez affectueuse envers toi, j'ai pu te paraître indifférente. Je ne l'ai jamais été, je t'assure, seulement un peu absorbée par Marcelle... je ne m'en apercevais pas... Mais j'en ai eu conscience depuis son départ, depuis que, n'ayant personne entre nous, j'ai appris à te mieux connaître, à te mieux apprécier, et j'ai des remords...

— Oh ! ma tante !

— Oui. J'avais des devoirs de tendresse envers toi, petite ! Ton pauvre oncle t'aimait profondément, presque autant que sa fille... Si, alors, tu avais été à notre foyer, il n'eût fait, je crois, aucune différence entre vous deux.

— Vous avez toujours été très bonne, ma tante, je vous assure que pas un instant je n'ai douté de votre affection.

— Cependant quelque chose est entre nous, une gêne, un je ne sais quoi qui t'empêche de te fier à moi... pourquoi ne veux-tu pas m'avouer ta tristesse?... Tu es si jeune, que je n'ai pas encore songé à te marier ; mais si l'exemple de ta cousine...

— Oh ! ma tante ! non, non, jamais !

Elle rougit, étonnée, de son élan. Mme de Givore répéta, interdite :

— Jamais... Tu ne veux jamais te marier ?

— Je serai très heureuse ainsi... près de vous... tant que vous voudrez bien m'y garder.

— T'y garder ! Je te garderai aussi longtemps que tu voudras... toujours, si tu le désires ; mais ce n'est pas un avenir, cela : tu dois songer à arranger ta vie, à te créer un intérieur...

— Il paraît qu'en Allemagne, presque dans chaque famille il y a des jeunes filles qui ne se marient pas... On les appelle "Les Tantes" ; le se-

bonheur des autres leur suffit. — Et elle achava dans un sourire : — Je serai une "tante".

Mme de Givore eut un sursaut. Cette horreur du mariage, cette mélancolie qui n'existaient point avant les fiançailles de Marcelle, font naître en l'esprit inquiet de la comtesse un soupçon qui achève de lui montrer l'avenir en noir.

Est-ce que cette petite aussi a été assez folle pour se toquer de Georges Nessyer ? Et rend-il déjà celle-ci malheureuse... en attendant le tour de l'autre ? Ah ! par exemple...

— Nous voilà bien ! soupira Mme de Givore... et elle se tut, vraiment découragée.

Que devra-t-elle faire, si ce soupçon est juste ? Laisser la pauvre dédaignée vivre au contact du bonheur de Marcelle?... Mais ce sera lui infliger un supplice de tous les instants... Non, il faudra l'éloigner, lui persuader qu'elle doit se marier. Un gentil garçon, bien épris d'elle, fera s'envoler ce rêve de jeune fille, quand, du moins, une impossibilité se dresse à point pour en détourner l'impudente. Ah ! quel malheur que le pauvre Georges n'ait pas épousé Camille !... Mme de Givore se serait alors si bien chargée de le faire oublier à Marcelle !

Un peu reconfortée, la comtesse dit tout à coup, d'un ton alerte :

— Nous vertons, nous verrons !

VIII

Les grands stores de toile abaissés devant les fenêtres ouvertes ne laissaient pénétrer qu'une lumière atténuée. Sur la pelouse, que maintenaient très verte d'abondants arrosages, une corbeille de verveines pourpres exhalait son discret et pénétrant parfum. Le store cachait le ciel, on ne voyait que l'herbe, les fleurs et un épais rideau de bambous dissimulant les murs de clôture.

La salle à manger était fraîche et gaie, tendue de cretonne rouge ou s'épanouit des fleurs en grisailles ; des faïences aux teintes vives, la verrerie de couleur, de menues pièces d'argenterie couvraient la nappe ro-

se.